LETTRE DE M. DUBOIS DE CRANCÉ AUX SOLDATS ET SOUS-OFFICIERS DES RÉGIMENS QUI SONT EN INSURRECTION.

MESSIEURS,

Les véritables amis de la Constitution chérissent autant la liberté qu'ils détestent la licence ; ils n'ont jamais cessé d'être convaincus que le respect sacré pour les loix est le premier chaînon des liens les plus doux de la société. Le despotisme régnoit en France : il est abattu ; la coalition des Nobles, des Prêtres, des Parlementaires et des Ministres n'existe plus ; mais nos Représentans eussent commis un crime, si leur unique intention n'eût pas été de remplacer un gouvernement aussi arbitraire par un régime fondé sur les principes imprescriptibles de la justice et de la raison ; principes qui les ont toujours guidés dans l'immense carrière politique qui s'est ouverte devant eux. Sans doute les défenseurs des anciens abus ont dû calomnier leur conduite ; mais les Décrets de l'Assemblée Nationale, *qui sont leur ouvrage,* répondent à tout, et la postérité jugera. Profondément affligés des erreurs dans lesquelles vous précipitent les ennemis de notre gloire, les Patriotes s'adressent à vous, avec la confiance qu'inspire le zèle le plus

épuré; ils n'hésiteront pas de vous représenter vos torts, et de vous dire : Soldats François, vous avez juré de défendre la Constitution, et vous la perdez. Enfans de la Patrie, si dignes d'éloges jusqu'ici, pourquoi avez-vous prêté l'oreille aux perfides insinuations de vos ennemis ? Ceux qui n'ont pu ébranler votre foi, et faire de vous ouvertement les instrumens de leur vengeance, ont pris le masque du patriotisme, pour vous porter à la licence, au mépris des loix et des premiers principes de la sociabilité. Scrutez vous-mêmes votre conscience; un instant de réflexion suffit à des gens d'honneur, pour dissiper les prestiges qui les aveugloient. Aviez-vous le droit de renvoyer vos Officiers, de piller vos caisses, de vous porter à des désordres que la probité, que l'honneur désavouent. Nous étions instruits que vous pouviez avoir des réclamations à faire, des plaintes fondées à porter; mais l'Assemblée Nationale y avoit pourvu. Les condamnations arbitraires, les cartouches jaunes étoient abolies, le traitement de tous les grades amélioré, fur-tout celui du soldat; des débouchés alloient être ouverts au mérite et aux talens; des Conseils de Guerre alloient être institués sur des bases de justice exacte et d'humanité; vos plaintes, vos réclamations pouvoient arriver à l'Assemblée Nationale, sans le concours d'aucun intermédiaire; enfin l'état militaire alloit être à-la-fois le plus satisfaisant comme le plus glorieux. Qu'avez-vous fait ? Vouliez-vous, par des prétentions exagérées, justifier l'opinion de ceux qui assurent que le despotisme seul peut maintenir dans l'ordre une Armée ? Votre conduite étouffe la voix de vos amis, de vos plus zèlés défenseurs. Ce n'étoit pas assez *de les calomnier outrageusement dans votre esprit, d'isoler des phrases de leurs opinions, pour en généraliser le sens d'une manière atroce & absolument contraire à leur pensée.* Il faut encore que, lorsqu'ils veulent embrasser votre défense, on les inculpe de vouloir briser les liens de la subordination, et de vous exciter à la révolte.

Ouvrez donc les yeux, braves Soldats, et voyez le précipice où vous entraînent vos ennemis, ceux de vos concitoyens, ceux de tout ce qui s'oppose au pouvoir absolu. On a d'abord essayé de vous persuader que les principes de la Constitution françoise blessoient les droits du Roi, qui, dans toutes les circonstances, y a concouru de tout son pouvoir. On vous a présenté les Députés du Peuple comme des parricides, la Nation elle-même comme ingrate et révoltée. On espéroit vous isoler de la Patrie. Vous êtes au Roi, vous disoit-on : vous

n'êtes rien à la Nation, que pour la contenir dans le respect et une obéissance servile ; on a été jusqu'à vouloir employer vos armes contr'elle, et vos cœurs se sont trouvés placés entre les droits de la nature et cette redoutable obéissance dont les Ordonnances vous imposoient la loi ; vous avez résisté, vos ames se sont ouvertes à la confraternité, et la France vous a comblé d'éloges. Enfin l'époque de la Fédération générale est arrivée, et l'espoir d'opérer avec vos armes une contre-Révolution en France, s'est évanoui. Qu'ont fait nos ennemis ? Plus irrités qu'abbattus, ils n'ont pas rougi de chercher chez les despotes étrangers des secours contre une Patrie qu'ils ont reniée, et qu'ils ont vouée à tous les fléaux de leur vengeance. Mais ils ont senti que nos Soldats, devenus citoyens, seroient pour eux une barrière insurmontable. Ils n'ont pu douter que le François qui avoit bravé toutes les humiliations, toutes les rigueurs, plutôt que de s'armer contre sa Patrie, avoit soif de développer toute l'énergie de sa valeur et de son patriotisme, contre les ennemis de son pays. Ils ont peint à l'Etranger nos Gardes Nationales comme un ramas d'individus sans armes, sans discipline, sans chefs, comme un nuage qu'il seroit facile de dissiper, et ils se trompent, car ces Gardes Nationales les attendent de pied ferme, l'épée d'une main, et le flambeau de la liberté de l'autre.

Mais il est dans les principes des despotes de ne compter que sur les Troupes exécutrices de leurs volontés absolues ; et pour calmer leurs inquiétudes sur la bravoure des nôtres, on leur a dit : nous allons y semer le désordre, les porter au mépris, à la désobéissance des loix ; nous les forcerons de se débander, ou l'Assemblée Nationale à les reprimer : alors ces Corps seront en opposition ; vous profiterez de leurs dissentions ; vous entrerez en France sans obstacle ; vous vous approprierez les Provinces qui seront à votre convenance, et nous partagerons les esclaves.

Voilà, braves Soldats, le but auquel tendent tous ceux qui vous trompent, qui vous déshonorent en vous exagérant vos droits, et confondant une licence effrénée avec la justice qui vous est due.

Tous les Citoyens sont égaux en droits, mais chaque état a des devoirs à remplir, des principes de subordination, sans lesquels il n'existe plus qu'une détestable anarchie. La nature a réparti elle-même ses faveurs d'une manière inégale ; la richesse, les talens sont des propriétés particulières. Il ne peut exister de société sans chefs et sans obéissance à la loi dont ils sont les dépositaires.

Revenez donc aux grands principes de la morale et de la raison, vous que nous chérissons comme nos frères, que nous avons toujours admiré comme nos guides dans la carrière de l'honneur. Nous ne vous disons pas que la Nation vous paie pour la défendre ; que vous lui devez compte des sueurs que lui coûte l'aisance qu'elle vous procure ; que vous serez, que vous êtes citoyens comme nous, contribuans, en cette qualité, aux mêmes charges et aux mêmes avantages ; mais nous vous disons : l'estime publique et l'honneur sont vos premiers mobiles ; par votre fermeté et votre civisme, vous avez mérité notre reconnoissance, et vous vous êtes distingués parmi toutes les troupes militaires de l'Europe : vous avez plus fait pour la Patrie, que si vous aviez épuisé contre ses ennemis jusqu'à la dernière goute de votre sang. Comme nous et plus spécialement encore que nous, vous vous êtes déclarés les défenseurs de la Constitution françoise ; vous l'avez juré au monde entier, qui, tôt ou tard, doit en éprouver l'heureuse influence. Eh bien ! le monde entier a les yeux ouverts sur vous, choisissez entre l'immortelle palme du civisme, ou l'infamie de l'esclavage.

Les despotes sourient déjà de leur ouvrage ; ils vous comptent parmi les agens des cruautés qu'ils méditent ; ils se trompent, et si vous vous êtes égarés un instant, c'est parce que de vils corrupteurs ont revêtu le masque du patriotisme pour vous séduire ; mais nous sommes convaincus que le véritable amour de la gloire n'a rien perdu de son éclat dans vos ames ; que vous sentez déja que le rétablissement de l'ordre, et le respect profond pour les lois émanées de l'Assemblé Nationale, sanctionnées par le Roi, sont les bases essentielles de la Constitution, qui a reçu vos sermens ; et qu'animés du double motif de combattre les ennemis de la Nation, et de punir ceux qui vous ont égarés, vous acquièrerez de nouveaux droits à la confiance et à l'estime de vos frères, les amis de la Constitution, et de tous les bons François.

Je suis le plus affectionné de tous vos défenseurs,

Mes Camarades,

Votre serviteur,
DUBOIS DE CRANCÉ.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.